

présenter, au cours d'un cycle de conférences, le fruit de ses lectures et de ses enquêtes. Au cours de sa première communication, M. Pictet délimita tout d'abord son sujet et décrivit l'homme dans ses caractéristiques physiques. Les origines de l'homme américain le retinrent aussi. Mais poser ce problème, c'est diviser les anthropologistes en factions virulentes. Si aucune théorie ne peut être absolue, on peut cependant admettre avec la majorité des spécialistes que l'Indien a quitté l'Asie il y a quelque 20.000 ans, donc au Pléistocène, pour traverser le Détroit de Behring en plusieurs vagues et se disperser dans le continent. Les théories de l'autochtonie de l'Amérindien ou du peuplement par les Mélanésien ou les Polynésien ont aussi leurs défenseurs passionnés.

On estime à 600.000 le nombre des Indiens vivant aux Etats-Unis, au Canada et en Alaska. On en trouve les trois quarts aux Etats-Unis et leur répartition est très localisée. Certaines tribus, comme les Navajos, ont fortement augmenté leur population, tout comme les Iroquois de l'Etat de New-York, actuellement ouvriers du bâtiment. Malgré l'aridité des chiffres, le problème de la pureté raciale et du métissage ne doit pas être omis dans un tel recensement. On estime à 60% le nombre des Indiens purs, qui sont surtout ceux du sud des Etats-Unis. Leurs langues, polysynthétiques et agglutinantes, sont très riches en termes spécifiques mais pauvres en termes génériques. La complexité de leur syntaxe est grande, et l'absence de lettres de notre alphabet, ainsi que la prononciation pénible à l'audition européenne, sont à la source de notations défectueuses, de nombreux mots et surnoms dépréciatifs ayant été pris pour des noms de tribus. 365 tribus, dont 60 seulement ont plus de mille membres, parlent de nombreux idiomes classés dans 12 familles linguistiques d'importance variable, puisqu'aux 150.000 Indiens parlant l'algonkin (sans être tous des Algonkins) s'opposent les 2.500 Indiens s'exprimant en Zuni.

G. L.

Mauricio PARANHOS da SILVA : La Vie Quotidienne chez les Kaapor

(Urubú), Brésil.

5 décembre 1959.

... ou mieux, un jour, de l'aube au crépuscule chez de "Bons Sauvages", arrière-petits-cousins des Tupinamba décrits par Jean de Léry il y a quatre cents ans, image actuelle de l'homme de la Nature rêvé par Rousseau deux siècles plus tard.

Le Kaapor qui vit nu, chaste et svelte, sans grands besoins terrestres, sans contrainte psychique et sans angoisse métaphysique, semble-t-il, bon père et bon époux, qui se contente d'être sans désirer avoir, est ici un témoignage de l'Age d'or et non pas un fossile vivant. Il a organisé sa vie sur des traditions communautaires que nos principes collectifs détruiraient en toute bonne foi, si un rideau de bonne volonté ne les séparait du monde moderne, éperdument anxieux de transmettre ses petits soucis hygiéniques, alimentaires et pédagogiques à des sociétés isolées, qui, empiriquement, ont découvert le secret de la vie équilibrée, la puériculture et l'association de la grâce à l'efficience.

Spécialiste des problèmes indigénistes, M. Mauricio Paranhos da Silva présenta en conférence publique un film réalisé dans l'Etat de

Maranhão (Brésil) par le professeur Darcy Ribeiro, membre du Conseil national de Protection des Indiens à Rio de Janeiro. M. Darcy Ribeiro, membre correspondant de la Société suisse des Américanistes, perpétue la grande tradition de son chef, le maréchal Rondon : le Service de Protection des Indiens (S. P. I.) freine l'impact désordonné de notre civilisation sur les archaïques cultures indigènes. La fraîche vision de quelques heures de ce petit groupe humain, physiquement harmonieux, mentalement équilibré, qui n'accepta qu'en 1928 la coexistence pacifique avec les néo-Brésiliens, représentés par les fonctionnaires pleins d'abnégation du S. P. I., illumina ce film.

Inventeurs méconnus, les Indiens ont découvert des techniques simples et pratiques qui leur permettent de survivre dans une nature sévère, chargée de suc mortels pour les ignorants et les rêveurs. Quelques objets admirablement fonctionnels, un sens visible de la beauté, leur permettent de dominer les êtres vivants, la matière inanimée et la chimie malsaine de la grande forêt. Quelques séquences de la vie laborieuse, retour de chasse, récolte, préparation du manioc par le procédé du tipiti, tissage, tressage, alternèrent avec d'aimables scènes de vie familiale. La séquence la plus émouvante de ce film, hélas trop court, est celle de la fabrication des flèches par ces archers de la forêt tropicale. Dans une hampe de roseau sélectionnée par des yeux et des doigts dignes de ceux d'un mécanicien de précision, s'insèrent une pointe de bois dure et un talon à encoche, celui-ci ligaturé au fil de coton et collé à la résine, après calibrage et fixation hélicoïdale de deux plumes. Ici, ce n'est plus un "Sauvage", fût-il bon, qui sans outils, effectue des gestes gracieux, efficaces et décontractés, mais l'image inoubliable de ce qu'est le travail chez des hommes sans loisirs, récolteurs, pêcheurs, chasseurs et surtout planticulteurs de manioc et de bananes. La nuit tombée, la lente oscillation des hamacs suspendus dans la case commune, tel le pendule d'une horloge, scandé le temps pour ces hommes qui ne le connaissent pas et, avant de s'endormir, une jeune Indienne jette un regard paisible sur son petit univers d'où la peur semble bannie.

G. L.

Jean S. PICTET : "Les Indiens de l'Amérique du Nord - II. La vie matérielle.

3 février 1960.

Poursuivant le cycle de ses causeries sur les Indiens de l'Amérique du Nord, M. Jean S. Pictet a étudié, devant les membres de la Société suisse des Américanistes, la vie matérielle de ces peuples durant la période allant du XVI^e siècle jusqu'au milieu du siècle dernier. Il avait, lors d'une première réunion, considéré ces Indiens sous l'angle de leurs races et de leurs langues. Brossant cette fois une large fresque divisant leurs territoires en six grandes zones de culture fondées sur le complexe alimentaire, le conférencier aborda le grand problème du comportement humain conditionné par la géographie physique.

Les deux zones du maïs sont les régions où la culture matérielle avait atteint son plus grand développement, l'influence des hautes